

Jean FERRIER

De l'école des Adrets, en Isère,
au 110 de la rue de Grenelle
à Paris



L'Harmattan

**De l'école des Adrets, en Isère
au 110 de la rue de Grenelle
à Paris**

Jean FERRIER

**De l'école des Adrets, en Isère
au 110 de la rue de Grenelle
à Paris**

Itinéraire d'un instituteur rural vers le sommet
de l'administration de l'Éducation nationale

L'Harmattan

© L'Harmattan, 2016
5-7, rue de l'Ecole-Polytechnique, 75005 Paris

<http://www.harmattan.fr>
diffusion.harmattan@wanadoo.fr
harmattan1@wanadoo.fr

ISBN : 978-2-343-07123-7
EAN : 9782343071237

Table des sigles

AGIEM : Association Générale des Institutrices et Instituteurs des Écoles et classes Maternelles

ATSEM : Agent Territorial Spécialisé des Écoles Maternelles

CAP : Certificat d'Aptitude Professionnelle

CAP : Commission Administrative Paritaire (Nationale CAPN, académique CAPA, Départementale CAPD)

CAPE : Certificat d'Aptitude au Professorat de l'Enseignement du Second degré

CNP : Conseil National des Programmes

COET : Comité d'Organisation des Expositions du Travail

CSP : Conseil Supérieur des Programmes

CTP : Comité Technique Paritaire (national CTPM, académique CTPA ou départemental CTPD)

CUD : Communauté Urbaine de Dunkerque

DEA : Diplôme d'Études Approfondies

DESCO : Direction de l'Enseignement SCOLAIRE

DEGESCO : Direction Générale de l'Enseignement SCOLAIRE

DEP : Direction de l'Évaluation et de la Prospective

ENA : École Nationale d'Administration

ESPE : École Supérieure Professionnelle et de l'Éducation

FEN : Fédération de l'Éducation Nationale

FSU : Fédération Syndicale Unitaire

IEN : Inspecteur de l'Éducation Nationale

IREM : Institut de recherche en enseignement des mathématiques

HEC : Haut Enseignement Commercial

IGEN : Inspecteur Général de l'Éducation Nationale

IPES : Institut de Préparation aux Enseignements du Second degré

IPR-IA : Inspecteur Pédagogique Régional, Inspecteur d'Académie

IREDU : Institut de Recherche sur l'Éducation : sociologie et économie de l'éducation

IREM : Institut de Recherche sur l'enseignement des mathématiques

IUFM : Institut Universitaire de Formation des Maîtres

KHÂGNE : Classe préparatoire aux Écoles Normales Supérieures

RASED : Réseau d'Aides Spécialisées aux Élèves en Difficulté

SE-UNSA : Syndicat des Enseignants, Union Nationale des Syndicats Autonomes

SEGPA : Section d'Enseignement Général Professionnel Adapté

SES : Section d'Enseignement Spécialisée

SGEN : Syndicat Général de l'Éducation Nationale

SNES : Syndicat National de l'Enseignement du Second degré

SNI : Syndicat National des Instituteurs devenu SNI- PEGC

SNI-PEGC : Syndicat national des instituteurs et des Professeurs d'Enseignement Général des Collèges devenu SE-UNSA

SNUDI-FO : Syndicat National Unifié des Directeurs, des Instituteurs, et des professeurs des écoles – Force Ouvrière.

SNUIPP : Syndicat National Unitaire des Instituteurs, Professeurs des écoles et PEGC

UPIRD : Union Patronale des Industries de la Région Dunkerquoise

Sommaire

Instituteur, directeur d'école et secrétaire de mairie (1959-1965).....	11
Élève professeur des IPES (1965-1970).....	43
Professeur de collège (1970-1971) et de lycée (1971-1984).....	51
Inspecteur d'académie (1984-1988).....	77
Conseiller technique du ministre chargé de l'Éducation nationale (1988-1990) Directeur des écoles au ministère (1990-1992).....	117
Inspecteur général de l'Éducation nationale (1992-2001 et 2002-2005).....	171
Recteur d'académie (avril 2001-novembre 2002).....	191

Enfant d'instituteurs, je suis né dans une école et ne suis sorti de l'Éducation nationale qu'à 66 ans après y avoir exercé des métiers très différents. Yves Genet, mon maître en géographie, directeur d'études au centre de formation des professeurs d'enseignement de collège (PEGC) dans les années 1960 à Grenoble et devenu mon ami, m'avait dit il y a quelques mois : *« un instituteur devenu agrégé de l'université, professeur de classes préparatoires, inspecteur d'académie, conseiller technique d'un ministre, directeur des écoles au ministère¹, inspecteur général de l'éducation nationale, recteur d'académie, et qui soutient à 55 ans une thèse de doctorat éditée à la demande des universitaires, ce n'est pas banal. Tu devrais raconter comment tout cela est arrivé »*.

Cette suggestion a peu à peu fait son chemin. Je n'ai jamais pris de notes de ce que j'ai fait. J'ai conservé quelques archives et mes agendas. J'ai donc rassemblé les souvenirs qui m'ont paru assez précis pour décrire effectivement ce parcours professionnel atypique qui doit un peu sans doute au travail, beaucoup aussi au hasard et plus encore aux élèves, qui nous apprennent tant et nous jugent de manière si pertinente dès l'école primaire et qu'il faut instruire et former sur les bancs de l'école, du collège et du lycées, jusqu'à l'université.

Un tel parcours se construit parce que l'on peut rassembler autour de soi des personnes, au premier rang desquelles des collègues, qui partagent vos ambitions et votre volonté de réussite pour les élèves de tous niveaux, grâce

¹ Responsable de l'ensemble de l'enseignement primaire en France.

au soutien apporté en permanence par des inspecteurs, par un proviseur capable d'appuyer vos initiatives, par des chefs d'établissement prêts à s'engager avec vous dans des réalisations peu ordinaires, par des personnels administratifs trop souvent critiqués dont j'ai pu mesurer en permanence l'engagement et l'efficacité. Je ne suis pas certain que l'École française soit toujours bien pilotée, mais je puis témoigner qu'elle est très bien administrée. Dans les fonctions d'encadrement où l'on est plus « visible » que dans une classe, un ou des hommes politiques ont pu apprécier ce que je faisais et m'apporter leur soutien. Le contraire a été bien réel aussi, au moins à deux reprises.

Cet ouvrage fait suite à un rapport d'inspection générale que j'avais rédigé en 1998 à la demande de Madame Ségolène Royal, ministre déléguée à l'Enseignement scolaire. Il a été publié par les éditions Hachette et à leur demande. C'est un état des lieux de l'école primaire qui a fait date, auquel je ne retranche rien et dont l'objet n'a pas de rapport avec ce témoignage d'un parcours professionnel un peu original et plus personnel. Cependant on y retrouvera la même tonalité, qui refuse l'emploi de la langue de bois, et le même message qui prolonge en quelque sorte le précédent avec une même attention portée aux élèves et le souci d'améliorer de façon significative l'efficacité du système éducatif, en particulier celle de l'école primaire à laquelle j'ai consacré une bonne partie de mon existence.

Je ne suis pas certain que mon épouse - « *Comment avez-vous pu suivre une locomotive pareille ?* » lui avait dit un jour un recteur - et mes enfants, n'aient pas souffert un peu de mon intense activité même s'ils ne s'en sont jamais plaints. Je les en remercie et leur dédie ce livre de mémoire. Que soient remerciés également, les collègues et amis qui ont bien voulu relire ce texte.

Jean Ferrier
Juillet 2015

Instituteur, directeur d'école et secrétaire de mairie Les Adrets (Isère) (1959-1965)

C'était en 1959. Je n'avais pas tout à fait 20 ans. J'étais sorti de l'école normale d'instituteurs le 4 juillet de cette année-là et je m'étais marié deux jours plus tard. Avant de partir comme surveillant de baignade de colonie de vacances avec ma jeune épouse², nous étions montés voir l'école à deux classes de la commune des Adrets, à une vingtaine de kilomètres de Grenoble, dans le département de l'Isère. Nous venions d'y être nommés, ma femme comme adjointe, moi comme directeur³. Ce fut le coup de foudre. Il faisait un soleil resplendissant sur cet épaulement d'un des glaciers qui descendaient autrefois du massif de Belledonne pour alimenter celui de la vallée de l'Isère.

Le cadre

La commune couvre les deux versants du ruisseau des Adrets – en fait, un torrent - qui prend sa source sur les hauts du massif de Belledonne et s'écoule, selon un tracé

² A l'époque, pour les normaliens ou les jeunes instituteurs, le travail en colonie de vacances était une occupation estivale assez habituelle qui leur permettait de boucler les budgets et de changer d'horizon.

³ J'étais directeur de l'école primaire des Adrets. Ma femme était mon « adjointe ».

Le village des Adrets et quelques-uns
de ses hameaux du côté de l'envers.

A droite de l'église l'école.

A l'arrière-plan, la chaîne de Belledonne ;
en haut et à gauche la station de ski.



est-ouest, vers la vallée du Grésivaudan⁴. Cette orientation explique en grande partie ce qu'était alors l'économie locale : le versant sud, l'envers comme on dit ici, est un ubac couvert de pâturages et de forêts, très peu ensoleillé l'hiver. Le versant nord, exposé plein sud, est un adret caractéristique qui a donné son nom au pays. De ce côté-ci du ruisseau, les pâturages, les cultures de subsistance, la vigne et les arbres fruitiers, pommiers et noyers surtout, se partageaient le terroir. Les cultures de subsistance et la vigne ont aujourd'hui disparu : il reste les pâturages pour les trois ou quatre fermes qui ont rassemblé l'essentiel des terres et qui continuent de pratiquer l'élevage. En montant vers les sommets, à l'est, on passe par les étages alpins de la végétation : la forêt de feuillus vers 900 mètres d'altitude puis, très vite, celle des conifères. Plus haut, vers 1200 mètres, on arrive à l'étage de la pelouse alpine qui accueille les troupeaux l'été et les skieurs l'hiver, dans la station de Prapoutel-les-Sept-Laux. Plus haut encore, l'herbe disparaît pour laisser place à un paysage minéral, qui conduit vers l'arête sommitale.

Sur les lignes de crête, on entre dans les communes limitrophes : Theys au nord, Le Rivier-d'Allemont à l'est, de l'autre côté de la crête de Belledonne, où l'on est déjà dans l'Oisans, Laval au sud. Vers l'ouest, la commune s'ouvre sur celles de Froges et Champ-près-Froges, au pied du massif, puis sur celles de la vallée. Au-delà, le massif de la Chartreuse aligne ses deux épaisses falaises superposées de calcaires durs et massifs, séparées par les pentes plus douces dans des marnes où se sont installés les villages. C'est le plateau des Petites Roches où avait été implanté un important sanatorium à Saint-Hilaire-du-Touvet dans les années 30, parce que l'air y est particulièrement pur. La tuberculose ayant pratiquement disparu

⁴ Autre nom donné à la vallée de l'Isère entre Albertville et Tullins.

Le massif de la Grande Chartreuse aligne
ses deux épaisses falaises superposées de calcaires durs
et massifs. Dans la vallée du Grésivaudan,
les petites villes de Saint-Ismier, Bernin et Crolles.
Sur le plateau, à droite, les anciens sanas.



aujourd'hui en France, les bâtiments ont été fermés récemment après avoir été transformés en centre de soins. Ils doivent être, en principe, démolis. Ils sont la proie du vandalisme depuis le printemps 2010.

La population de la commune était passée de près de 700 habitants au début du XXème siècle à environ 300 en 1959. La vie s'organisait autour du bourg, de taille modeste, installé sur l'adret, plus ensoleillé, petit village classique avec ses maisons rassemblées autour de l'église dont la façade est précédée du monument aux morts, et de la maison d'école, grande bâtisse construite pour quatre classes en 1886 ainsi qu'en témoigne l'inscription portée sur la façade. Une dizaine de hameaux dispersés et souvent éloignés de trois à quatre kilomètres de l'école accueillaient le reste de la population. Ce n'était pas rien pour les élèves qui y habitaient et qui devaient effectuer ce déplacement matin et soir, le cartable sur l'épaule. Il n'était pas question, alors, de les transporter en voiture - il y en avait tout au plus une petite dizaine dans la commune - ou en bus. La circulation automobile était réduite. Cela ne s'imposait pas et n'était pas encore entré dans les mœurs. Les enfants marchaient et étaient calmes lorsqu'ils arrivaient à l'école.

Les appartements étaient situés au premier étage de l'école, un pour chacun des directeurs. Au milieu, la mairie. Des pièces indépendantes, vides à notre arrivée, avaient servi de logement pour les adjoints. Au rez-de-chaussée, côté rue, à gauche, les deux classes de l'école de garçons. À droite, celles de l'école de filles, parfaitement symétriques et alors inoccupées. Sauf dans les toutes petites communes, on ne mélangeait pas les genres dans les écoles primaires de la IIIe République. En 1959, en revanche, on avait « géméné » l'école, c'est-à-dire scolarisé ensemble les filles et les garçons ; pour alléger le travail des maîtres, on avait alors regroupé les sexes et séparé les âges. Ainsi, la scolarité de huit

L'ubac et la station de Prapoutel les Sept Laux,
dans le massif de Belledonne



années⁵ était-elle divisée aux Adrets en deux temps et deux classes : mon épouse avait en charge les élèves les plus jeunes, répartis en quatre niveaux, de la section enfantine⁶ au CE2. J'avais les plus grands, en quatre niveaux également, du CM1 à la classe de fin d'études, en passant par le CM2 et le cours supérieur. Depuis les débuts de la III^e République le travail de classe s'étalait sur cinq jours de la semaine, à raison de six heures par jour, soit 30 heures d'enseignement⁷. Il y avait deux jours de repos : le jeudi et le dimanche.

En dehors des tâches d'enseignement, j'étais responsable de la cantine scolaire : j'élaborais les menus, je faisais les courses dans la vallée, gérais les comptes, déjeunais avec les élèves et les surveillais pendant le repas et la pause méridienne. Une femme du village assurait les fonctions de cuisinière. À aucun moment il ne m'est venu à l'esprit de demander la moindre rémunération pour ces activités qui me paraissaient aller de soi et relever de l'activité normale d'un instituteur dans une petite commune rurale. J'étais aussi trésorier de la coopérative scolaire dont l'objet essentiel était l'organisation d'un voyage de fin d'année pour les élèves.

⁵ Section enfantine, cours préparatoire, CE1, CE2, CM1, CM2, cours supérieur et section de fin d'études. Les « petits lycées », scolarisaient en ville les enfants de la bourgeoisie, dans les classes de 11^{ème}, à 7^{ème}. Ils poursuivaient ensuite leur scolarité en 6^{ème} au lycée.

Depuis les débuts de la III^e République, l'école primaire comprend l'école maternelle et l'école élémentaire.

⁶ Dans les écoles rurales à plusieurs cours, les enfants de 5 ans, éventuellement ceux de 4 ans sont accueillis dans une section enfantine implantée dans la classe des plus jeunes. Cette section correspond à la grande section de l'école maternelle, avec parfois la moyenne section.

⁷ Les enseignants ont, à l'heure actuelle, 24 heures hebdomadaires d'enseignement devant leur classe. Au total, en un demi-siècle, les élèves ont perdu 4/5 d'une année scolaire à l'école maternelle et une année complète à l'école élémentaire.

J'exerçais également les fonctions de secrétaire de mairie. Avant même les débuts de la IIIe République, les instituteurs étaient souvent secrétaires de mairie parce qu'ils étaient les seuls, dans les communes rurales, à posséder le niveau d'instruction nécessaire à l'exercice de ces fonctions et l'habitude s'était perpétuée. Lorsque nous avons pris nos fonctions, ma femme et moi, nous étions probablement les seuls résidents permanents, avec le curé peut-être, à avoir le baccalauréat. Cette double fonction⁸ était déjà beaucoup moins fréquente à la fin des années 50 et j'ai été parmi les derniers à l'exercer dans le département parce que le développement de l'enseignement secondaire a rapidement permis de trouver des habitants de la commune susceptibles d'occuper cet emploi. Par ailleurs, les tâches administratives communales se sont beaucoup développées et complexifiées depuis et demandent désormais une spécialisation et une disponibilité dont ne disposent pas forcément les enseignants des écoles d'aujourd'hui. Cette fonction est devenue un métier à temps plein, même dans de petites communes. Je ne me souviens pas avoir éprouvé beaucoup de difficultés à exercer cette charge, car j'avais le sens de l'organisation et je ne laissais pas traîner les dossiers. Dans cette petite commune, c'était un travail assez répétitif, dont l'activité ordinaire était rompue par les mariages, les réunions du conseil municipal et les élections. Ce travail était intéressant, surtout parce qu'il permettait de rencontrer les habitants de la commune et de voir de près ce qu'étaient leur mode de vie, leur travail et leurs problèmes sur lesquels, d'ailleurs, ils ne s'épanchaient guère.

Notre emploi du temps, à ma femme et à moi, était contraint par ces différentes tâches et sans que nous ne nous soyons concertés, j'avais pris totalement en charge la sur-

⁸ Instituteur secrétaire de mairie.

veillance des élèves en dehors des temps de classe. J'ouvrais la porte de l'école à 8 h 20 et je partageais ma journée avec les élèves d'abord jusqu'à 16 h 30 puis, assez vite, jusqu'à 16 heures. En effet, nous avons rapidement constaté que, pendant l'hiver, les élèves partaient de l'école pratiquement à la nuit tombante et faisaient une bonne partie du chemin dans la nuit noire. Nous avons donc demandé à l'inspecteur de la circonscription de déplacer d'une demi-heure le temps de classe de l'après-midi (de 13 heures à 16 heures), ce qui fut accepté sans problème. Deux fois par semaine, de 17 à 20 heures, je travaillais au secrétariat de mairie. J'y venais également le samedi, les jours de mariage, pour en lire l'acte, les soirs de réunion du conseil municipal dont je rédigeais les comptes rendus et une partie des dimanches les jours d'élection. La gestion de la maison avait été prise en charge par mon épouse.

Lorsque je me remémore cette période de notre vie, je ne peux m'empêcher de penser que nous avons assisté à une transformation fondamentale du monde rural de la moyenne montagne alpine et vécu, sans doute aussi, une profonde évolution du métier d'enseignant du premier degré. Il y a à peine plus d'un demi-siècle que nous avons commencé là notre carrière et il me semble que l'on a du mal aujourd'hui à imaginer le contexte et les conditions dans lesquelles nous avons travaillé. Que l'on ne se méprenne pas : nous y avons passé six belles années. Il ne s'agit ni d'une complainte ni de nostalgie, mais du simple constat de la formidable évolution de ce monde rural au cours du dernier demi-siècle.

Comment imaginer, en effet, aujourd'hui, une école ou une mairie sans téléphone ? Il y avait, en tout et pour tout, dans la commune, deux cabines publiques installées au domicile d'un particulier, l'une dans le bourg, l'autre dans un hameau de l'envers. Il fallait donc sortir de l'école ou

de la mairie pour téléphoner, avec une confidentialité très relative. Les échanges téléphoniques étaient donc rares, et l'on n'en souffrait pas particulièrement. Question d'habitude sans doute. Les problèmes importants se traitaient par écrit. Les rencontres ou une visite chez l'un ou chez l'autre permettaient de régler les sujets secondaires. Pour les questions scolaires, le secrétariat de mairie était un endroit idéal qui permettait, lorsqu'un élève avait quelques problèmes, d'en discuter avec son père. C'est ce dernier, en effet, qui se déplaçait généralement à la mairie lorsque c'était nécessaire. Je dois dire qu'à l'occasion de ces échanges, il y avait une forme de réciprocité intéressante parce que j'en apprenais aussi beaucoup sur la manière dont les enfants percevaient la vie à l'école et en classe.

Sur le plan économique et social, le pays était en pleine transformation. Pour l'essentiel, les grands-parents de nos élèves étaient de purs agriculteurs qui pratiquaient une polyculture de moyenne montagne dans des exploitations de dimensions réduites. Les fermes de 10 hectares ou moins n'étaient pas rares et aucune n'atteignait 30 hectares. L'élevage bovin occupait une partie importante du temps de ces paysans ; il leur fallait traire les vaches matin et soir, nourrir les bêtes à l'étable de novembre jusqu'à avril, faire les foins en juin et juillet, « aller en champ », du printemps à l'automne, c'est-à-dire surveiller les bêtes dans les parcelles, souvent de petite taille, qui composaient la propriété. Je me souviens de promenades sur les collines de l'adret d'où je voyais, sur le versant d'envers, trois petites parcelles de prés juxtaposés dans lesquelles paissaient des troupeaux de trois vaches, chacun surveillé par une femme, souvent assez âgée d'ailleurs.

Sauf dans deux ou trois familles plus aisées qui disposaient d'un cheval de trait, les gros travaux se faisaient à l'aide de vaches liées au joug. Pas de tracteurs. Pas de gros

matériel agricole non plus, dont on n'avait pas besoin. Tout au plus utilisait-on des motofaucheuses, souvent difficiles à maintenir dans les pentes assez raides de cette montagne.

Au cours de mon adolescence, pendant plusieurs années j'avais passé les vacances scolaires chez des paysans dont je partageais la vie et les travaux, dans un petit village proche de Grenoble. J'ai beaucoup aimé ces activités au cours desquelles j'ai appris à utiliser les outils agricoles, à traire les vaches, à les atteler sous le joug et j'ai partagé tous les travaux et activités de la ferme. J'ai fané, moissonné, coupé le bois, gardé les vaches, ramassé les pommes de terre et participé aux grands rassemblements de la communauté villageoise les jours où l'on « battait » le blé ou lors des vendanges. En arrivant aux Adrets, j'avais donc une empathie ancienne et profonde pour ces gens qui trimaient dur, se plaignaient rarement et qui avaient les pieds sur terre. Ils m'ont tant appris sur l'âpreté des travaux des champs, mais aussi sur le travail bien fait !

Il y avait, près de l'école, un couple de vieux paysans avec lequel nous avions sympathisé. La femme avait beaucoup de difficultés à se déplacer, mais cela ne l'empêchait pas de participer – cahin-caha - à tous les travaux. Les soirs où j'étais libre, j'allais aider l'homme à couper l'herbe, à faner, à charger le foin sur les chars que nous déchargions le lendemain matin, vers les six heures, avant la classe. Le plus pénible, sans doute, était de l'aider à tenir la motofaucheuse dans la pente sans qu'elle ne ripe, pour couper l'herbe à bonne hauteur et former les andains qui allaient permettre de la faire sécher. Les fermiers cultivaient aussi des pommes de terre et un peu de blé, dont on faisait encore les gerbes à la main dans certaines petites exploitations. On élevait un porc qui était tué pour Noël et des volailles. Toutes les familles disposaient aussi, sur la partie basse de l'adret, d'un arpent de vigne, qui faisait l'objet d'une attention très constante et

demandait un travail extrêmement important. Dire que cela donnait un vin de qualité serait peut-être un peu s'avancer, mais il n'empêche, c'était la boisson des hommes tout au long de l'année.

Un garde champêtre faisait connaître les décisions du premier magistrat de la commune – un agriculteur – et deux cantonniers entretenaient les rigoles et les chemins à la pelle et à la pioche. Il y fallait beaucoup « d'huile de coude » disaient-il. Le curé habitait le presbytère – la cure comme on dit au village – situé près de l'église, qui faisait face à deux cafés installés de l'autre côté de la place. Lors des enterrements, on suivait à pied le corbillard, tiré par un cheval, depuis le domicile du défunt jusqu'à la place de l'église. Là, le cortège se scindait en deux. Les femmes entraient à l'église, les hommes au café, mais tout ce monde se retrouvait sur la place à la fin de l'office et accompagnait le défunt jusqu'au cimetière.

Si les grands-parents de nos élèves étaient de purs paysans, leur mère, ne quittait guère la ferme, mais le père, le plus souvent, était ouvrier-paysan : huit heures à la ferme, huit heures à l'usine dans la vallée de l'Isère – vallée du Grésivaudan – qui s'étend au pied du massif de Belledonne. Il a été tôt équipé de conduites forcées pour collecter l'eau de la montagne et produire l'énergie hydromécanique d'abord, la houille blanche plus tard. Les torrents qui descendent du massif ont déposé leurs alluvions au pied de la montagne sous la forme de cônes de déjection sur lesquels les villages ont été construits pour se mettre à l'abri des inondations de la plaine de l'Isère. C'est là que se sont installées les premières usines. La matière première a été amenée près des sources d'énergie sur les lieux de transformation. Les industries se sont fournies en main d'œuvre en attirant les populations de la montagne, mais aussi une population d'immigrants, italiens pour la plupart, à l'époque en tout cas, qui ont fortement marqué de